

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 5 JANVIER 1895

No. 18

SOMMAIRE:

LA VRAIE CHARITÉ, Modestie et Grandeur, *Duroc*.— "PAGES MYSTIQUES," la Légende de San Tonio, *Séverine*.— LES JOUJOUX, *Henri Roulland*.— FAUST, *H. R.*— LETTRES ET CRIMINALITÉ, *Raoul Allier*.— LA MINERVE ET LE SOCIALISME, *Labor*.— O ! L'ESPRIT, QUEL VENIN ! *Bambino*.— LE THÉÂTRE A QUÉBEC, "*Le Messager*".— LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE, "*Atlantic Monthly*".— REFRAIN CONNU, *L. Comte*.— LETTRE DU SAINT-SIÈGE, *Viator*.— FEUILLETON, AUX PETITES SŒURS, *Réné Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL

Boîte 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNES

LE RÉVEIL enverra à tous ses abonnés qui renouvelleront leur abonnement pour l'année '95 dans les quinze premiers jours de Janvier dix morceaux de musique, chant ou piano.

Les nouveaux abonnés auront le même privilège.

LA VRAIE CHARITE

MODESTIE ET GRANDEUR

L'Hôpital Notre-Dame de Montréal est une de nos institutions les plus profondément et les plus justement populaires.

Œuvre d'un groupe de citoyens vraiment bienfaisants, il a réussi à concentrer tout ce que notre cité compte de personnes charitables et réellement prévoyantes.

Sous la puissante impulsion d'hommes de cœur, cet asile où toutes les victimes de l'existence trouvent un refuge paisible et libre a démontré ce que peut faire l'initiative laïque en matière de charité, de réconfort moral.

C'est une très jolie coutume à l'Hôpital

Notre-Dame que le dîner de Noël, où les dames patronesses, sans bruit, sans éclat, viennent distribuer aux pauvres malades les mets généreux dûs aux largesses de nos concitoyens.

Tout ceci se passe sans bruit, sans flâfa, modestement, comme il sied à la vraie charité qui doit avoir de la violette toute l'humilité.

Les journaux français rapportent généralement la fête sobrement, sans exagération, comme il convient en pareille circonstance.

Pourquoi faut-il que les journaux anglais cette année aient détonné au point de faire toujours de ce pitoyable *snobbisme* dans une circonstance aussi touchante, aussi fraternelle et aussi digne.

Lady Aberdeen, la femme du Gouverneur, a assisté au dîner, et aussitôt le *Witness* d'étaler en caractères flamboyants : *Dîner unique. L'archevêque Fabre découpe et Lady Aberdeen sert à table.*

Puis arrive une description enthousiaste, où charité, bienfaisance, bienveillance, tout est oublié pour se livrer à un *humbug* effréné.

Le *Witness* prodigue ses épithètes les plus choisies pour accabler de compliments lourds comme des pavés d'ours, Lady Aberdeen qui est trop intelligente et trop au courant de nos mœurs démocratiques pour ne pas être offusquée de voir un journal abaisser sa délicate attention en persuadant aux malades que, pour eux, était l'honneur d'être servis par "a queenly lady" et de lire des platitudes de ce genre : "It was a pleasure to look at Canada's first lady smiling as she spoke to the smiling sisters."

Comme si la première dame du Canada sou riait autrement que les autres !

Cette exubérance du *snobbisme* nous vient à l'esprit à propos d'un incident du dîner, incident qu'on nous a rapporté.

Lady Aberdeen s'était empressée auprès du lit d'un vieux bonhomme auquel elle servait un morceau de dinde avec force politesses et attentions en lui disant :

— C'est l'archevêque qui vous a découpé cela.

Et les dames de s'empresser autour de lui en lui répétant à foison :

— Etes-vous content, le père, c'est la femme du gouverneur-général qui vous sert cela.

— C'est Lady Aberdeen.

— C'est la première dame du Canada.

Et tout le monde insistait pour faire comprendre au vieux l'honneur qui lui était fait.

Quand il eut une chance de parler :

— Tout ça, c'est ben bon, dit-il, mais ça ne me donne pas du sel pour mon dinde.

Le vieux avait trouvé le mot de la situation.

Le bien qu'on fait ne se mesure pas à la taille de celui qui le fait.

DUROC,

PAGES MYSTIQUES

LE MIRACLE DE SAN TONIO

Les journaux ont raconté dernièrement que le corps embaumé de St. Antoine a disparu de la cathédrale de Padoue où il est conservé. Il fut retrouvé sous la ramée dans un bois voisin, mais l'aube superbe brodée en or et garnie de perles avait disparu.

Severine s'est servi de ce simple fait divers pour bâtir un conte charmant dans ses *Pages mystiques*, le nouveau volume qu'elle vient de faire paraître et où elle fait l'éloge de la poésie.

Ces pages émues et d'un coloris touchant nous rappelleront des fadaises de la *Voix de St. Antoine*, que nous avons déjà signalée avec ses vœux bizarres.

Voici cette jolie légende :

— Saint Antoine !

— Seigneur ?

— Une ombre se détacha, très courte, drapée d'ombres de peaux de bêtes et suivie par une ombre d'animal au museau allongé, à la queue en vrille.

— Non, pas toi, mon bon cénobite, reprit la voix paternelle. L'autre !

— Au bord d'un ruisseau jaseur, un beau moine se promenait. Gai comme sont toujours les Portugais, exhubérant comme sont parfois les Méridionaux, il semblait haranguer l'espace, avec force gestes. Mais de la claire onde émergeaient multiples poissons, ébaubis, charmés, bouche bée, à ouïr sa miraculeuse éloquence.

— Saint Antoine ! San Antonio !

— Du coup, le prédicateur sursauta. Et, les

bras en croix, capuchon en tête, comme s'il allait pleuvoir, il s'inclina dans son froc.

— Seigneur ?

— Ecoute un peu !

— La Vierge avait arrêté son rouet, qui file pour l'avril prochain ; saint Joseph cessa de clouer ; le son de l'orgue mourut, comme une brise qui s'éloigne, sous les doigts suspendus de sainte Cécile. Et les rumeurs d'en bas s'entendirent. Très adoucies par la distance, mais très distinctes, elles emplissaient d'humanité le séjour des bienheureux, éveillaient le souvenir, presque expiré, de leur bref passage ici-bas.

— Chers, je ne comprends pas, fit sainte Edwige.

— Ni moi ! appuya saint Edulf.

— Mais sainte Agnès, et aussi sainte Catherine, étaient devenues toutes pâles. . . C'est que la terre parlait en italien, ou mieux le point précis d'où émanaient toutes ces plaintes et tous ces gémissements : " Nous avons faim ! " disaient les uns. " Nous avons froid ! " disaient les autres. " Voici l'hiver et plus rien au logis ! " murmuraient beaucoup. " Hélas ! faudra-t-il donc mourir sans aide ? " concluaient tous à l'unisson.

— Mais, si le couplet changeait, le refrain était le même : " San Antonio, ora pro nobis ! "

— Ça va mal à Padoue ! balbutia saint Antoine, tout consterné.

— Car il fut, de son vivant, la charité même ; donnant ses biens aux pauvres et sa science aux passants. C'est lui, qu'on ne l'oublie pas (et le sixième haut-relief de sa chapelle en témoigne), qui, pour édifier les fidèles sur le péché d'avarice, fit ouvrir la tombe d'un avaré et montra au peuple assemblé la pierre qui lui tenait lieu de cœur !

— Aussi écoutait-il avec désolation l'écho des douleurs de sa bonne ville. . ., celle où, après Toulouse, Montpellier, Bologne (venant du Portugal, sa patrie), il avait brillamment enseigné la théologie ; celle où il était mort si jeune, — trente-six ans ! — en odeur de sainteté ; celle où on le vénérât, depuis six siècles, le premier du paradis après Dieu.

— Que faire ?

— Celui qui peut eut pitié : de nouveau, la voix résonna :

— Retourne vers eux ! Ame que j'ai créée immortelle, réintègre ta chrysalide ! Ecoute, regarde, soulage ; et reviens !

— Merci ! oh ! merci, Seigneur !

— Saint Pierre tira la barre. . ., et saint Antoine s'élança dans la terrestre nuit !

— L'église est close, les plus fervents se sont retirés. Derrière l'autel, à la lueur d'une veilleuse qui grésille dans son godet rose ajouré de cuivre, balancée à la voûte comme un encensoir, par l'éternel courant d'air des lieux consacrés ; derrière l'autel, parmi les *ex-voto*, les béquilles, les offrandes de toute sorte et de toute nature, la châsse resplendit. Dedans est couché, le corps embaumé, la relique précieuse ; drapée d'une précieuse robe qui semble tissée de rayons, tant les gemmes y étincellent, y font vibrer leurs facettes, tressaillir leurs reflets !

— Mais le luxe ne fait pas le bonheur. San'Tonio, comme disent les dévotes familières, san'Tonio est triste, dans sa belle tunique, parce qu'il songe à tous ceux qui, devant sa richesse, sont venus prosterner leur misère. Voilà trois jours qu'il est là ; trois jours que, immobile en sa fastueuse sépulture, il assiste au défilé lamentable ; se creuse en vain la tête pour savoir que faire et comment consoler, et comment secourir !

— Les miracles de l'ancien temps ne sont plus guère possibles, en une époque sans foi, tout imbus d'idées mécréantes. . . Quant aux moyens pratiques, mort depuis 1331, il ne connaît plus personne, et la ville doit avoir changé !

— Cependant, une idée lui était venue, cet après-midi, en écoutant (un peu distraitement) la prière d'un joueur de *lotto*, bon chrétien tout de même, qui, après avoir mangé son avoir, en était venu au commerce des usuriers. Il disait : " Grand saint Antoine, délivre-moi de cet infâme Jéroboam, et gare-moi de ses poursuites ! Tu sais bien, grand saint Antoine, le vieux païen de la porte Codalunga, dans la maison aux trois volets. . ., que le ciel con-
fonde ! "

— Et voilà que l'idée revient, tourne à l'ob-

session, à la hantise. Elle est bien risquée, bien impraticable ; mais que servirait-il d'avoir été un vaillant discuteur jadis, fût-ce en ces reliques !

“ C'en est fait ! San-Tonio est décidé ! Des mains, puis du front, il soulève la dalle, fort d'une puissance surnaturelle. Le voici debout, chancelant d'abord, car il a perdu l'habitude. . . Mais vite il se remet, gagne l'entrée, sans plus bruire qu'un fantôme.

“ Dehors, sous le clair de lune, Padoue sommeille profondément. Le bienheureux longe les maisons, prend les ruelles noires, pour qu'aucune trahison de l'astre ne dénonce la tunique révélatrice, où s'entre-choquent perles et cabochons.

“ Seule une patrouille crie : “ Qui vive ? ” Mais saint Antoine se case en une niche vide, veuve de sa pieuse effigie ; et les soldats du roi Humbert, avec leur mauvais falot, passent sans lever la tête.

“ — Seigneur, aidez-moi en mon entreprise !

“ Voici la porte Codalunga, voici la maison aux trois volets. . . .

“ — Rébecca, as-tu entendu ?

“ — Quoi ?

“ — On a frappé, en bas.

“ — Mais non !

“ — Mais si !

“ — Alors, vas-y voir.

“ — A cette heure !

“ — Qui veux-tu que ce soit ?

“ — Tiens, des malfaiteurs !

“ — Impossible ! On les a tous arrêtés à Paris ! Mais, si tu as peur, regarde par le judas.

“ — Ça, Oui.

“ Jéroboam est descendu, a suivi le conseil, a tiré, de suite, fébrilement, les verrous. San Tonio a dit seulement derrière l'huis :

“ — Je vous apporte une bonne affaire. ”

“ Il connaît son monde. Maintenant, attachés, un pan de la robe étalé sur le bois, entre eux, pour que l'usurier palpe, vérifie, évalue, San Tonio et Jéroboam discutent. Le saint veut beaucoup d'argent ; l'usurier s'efforce d'en donner le moins possible.

“ — Tant ! dit l'un.

“ — Tant ! dit l'autre.

“ Enfin, ils s'accordent : San Tonio obligé aux concessions, puisque, ne pouvant expliquer la provenance de l'objet, ni l'étrangeté de la démarche..., toutes choses, cependant, indifférentes au fils d'Israël.

“ Encore, le bienheureux formule une dernière exigence : qu'on lui donne la vieille soutane d'occasion pendue là, au mur.

“ — Singulière idée, murmure le Juif.

“ Et San Tonio baissant les yeux :

“ — Il le faut bien.... Je n'ai rien dessous !

“ Ah ! le brave curé, qui arpenté les rues de Padoue, un gros sac de toile entre les bras !

“ Au long des impasses, des sentes, au plus délabré des faubourgs, il se glisse, entre sans plus de tapage qu'une souris, dans les maisons hâlées et lézardées. Il grimpe, grimpe, arrive aux toits, pousse les portes à la muette, dépose son offrande sur la table, esquisse un geste de bénédiction, et s'en va !

“ Il est très pressé : tant de gens l'ont invoqué depuis trois jours ! C'est déjà beau qu'il ait retenu les noms, les adresses, de si multiple clientèle.

“ Las, le sac se vide..., il est vidé ! Emporté par son zèle, le bon San Tonio a dépassé l'enceinte de la cité, s'est égaré dans la campagne.

“ D'un fossé, un spectre se lève : un vieux mendiant qui grelotte sous la fraîcheur nocturne.

“ — Bonne âme, j'ai faim, j'ai froid !

“ Plus rien ! Le bienheureux Antoine n'a plus rien ! Et l'ancêtre est là, tout frissonnant. Alors, consultant le ciel des yeux, n'y voyant pas poindre l'aube, assuré d'être vêtu d'ombre jusqu'au retour à l'église, où quelque surplus le ferait pudique, San Tonio donne ce qui lui reste au monde : la soutane de Jéroboam !

“ Puis il se dirige vers la ville. Mais ses forces l'ont trahi — six siècles de repos engourdissent ! — Et voilà que ses genoux refusent le service ; qu'un invincible sommeil clôt ses paupières desséchées. Sous un buisson, au coin

d'un bois, il s'assied, s'endort, dans la paix du Seigneur.....

SÉVERINE.

Et voilà, selon Séverine, l'explication de la disparition de la belle robe du saint ; voilà pourquoi son corps a été retrouvé, nu, sous la ramée, dans un bois voisin de Padoue.

N'est-ce pas joli ! et que cette légende vaut mieux cent fois que l'histoire du vol !

LES JOUJOUX

L'époque à laquelle nous sommes ramène des jours heureux pour les petits. C'est Noël, c'est le nouvel An. Bas et souliers dans la cheminée, surprises, cadeaux, étrennes, bonbons, gâteaux et gâteries.

Avec sa profusion de poupées, de pantins, de guignols, d'arches de Noé peuplées d'animaux inconnus à Buffon, de bergeries, de ménageries, de soldats en plomb ou en bois, de batteries de cuisine minuscules et de mobiliers lilliputiens, qui remplissent les vitrines de ses magasins, Montréal, en ce moment, a l'air d'une boutique de joujoux. La ville offre aux yeux écarquillés et ravis des bambins tous les jouets possibles, — les classiques, les indestructibles, les fragiles, ceux qui existent de toute éternité et qui subsisteront jusqu'à la chute des civilisations, — et ceux aussi qui, inspirés à l'imagination des fabricants ingénieux par quelque actualité, sont éphémères comme la mode et destinés à passer aussi rapidement que le souvenir de l'incident qui leur a donné naissance. On ne rencontre, en ces jours fiévreux, que gens affairés, pressés, hâtant le pas, commis et commissionnaires précipitant leur marche, piétons chargés de paquets coquettement ficelés et traîneaux tintinnabulants.

Cette période de l'année est, sinon précisément la tranquillité des parents, très certainement du moins la joie des enfants.

Des enfants ? . . . Non de tous, hélas !

De certains enfants seulement, de ceux à qui leur bonne étoile a donné une famille qui les aime et qui peut quelque chose pour eux, ne fût-ce que peu de chose ; si peu que ce soit, cela suffit. Par malheur, il y en a d'autres.

Certes, c'est un spectacle délicieux et de nature à vous réjouir la vue et l'âme, que le spectacle d'une allégresse enfantine ; le spectacle du bonheur pur, sans amertume, sans mélange, dont un mioche est saisi, transporté, lorsqu'on vient de lui remettre un jouet bien empaqueté. Quelle impatience il a de voir couper les ficelles, déplier le papier, ouvrir la boîte qui protège et recèle le trésor envié !

Enfin, toutes les enveloppes sont rompues et le joujou — celui justement qu'il avait souhaité, — apparaît aux yeux éblouis du bambin. Jouissez de sa surprise, de son étonnement, de sa félicité ! Il contemple le précieux objet et ne se lasse pas de le contempler. La voix manque à sa petite bouche rose ; son esprit ne conçoit pas d'expression pour traduire l'émotion joyeuse qui secoue tout son être. C'est une admiration muette, extatique. Il le touche à peine, ce beau joujou, avec des mains tremblantes. Haletant, interdit, l'enfant porte ses grands yeux effarés sur vous et les reporte sur l'objet de son admiration pour ne plus s'en détacher.

Mais si l'enfant ne peut exprimer ce qu'il ressent, nous pouvons le deviner et jouir aussi pleinement que lui de sa joie complète, absolue.

L'enfant, comme l'animal, ne vit que dans le présent. Chez lui, une sensation efface l'autre. Son bonheur actuel n'est troublé ni par le souvenir de la veille, ni par l'inquiétude du lendemain. Au moment qu'on le met en possession d'un jouet qu'il a longtemps désiré, il est entièrement et idéalement heureux. Il a réalisé son rêve ! Il fait bien de s'en réjouir : cela ne lui arrivera pas souvent dans la vie.

Je le répète : C'est une joie que le spectacle d'une telle joie. Cette scène puérile délecte les témoins comme elle délecte le petit protagoniste. Néanmoins, le contentement chez ceux-là n'est pas, comme chez celui-ci, exempt d'une certaine dose de tristesse, inspirée par une comparaison qui s'impose entre le sort des enfants fortunés et celui des autres. Pour moi, je n'ai jamais pu voir un enfant heureux, gâté, fêté, extasié au milieu de jouets nouvellement reçus, sans que, malgré moi, ma pensée se reportât, avec un serrement de cœur, vers les autres enfants, ceux qui, le jour de leur naissance, n'ont eu auprès de leur berceau, ou du grabat qui leur en a servi, que cette méchante fée nommée Carabosse dans les rondes enfantines et *Malechance* dans la réalité !

Hélas ! il y a des enfants qui n'ont pas, qui n'ont jamais eu, qui n'auront jamais de joujoux. Les uns parce qu'ils ne sont pas aimés ; parce que leur venue en ce monde a été pour leur famille une surprise désagréable, un accroissement de charges, qui fait qu'on les a pris en haine. Les autres, parce que leurs parents qui les aiment et les choieraient s'ils pouvaient, sont trop miséreux pour leur offrir le moindre jouet.

Il leur suffirait cependant de bien peu de chose pour être radieux. Les enfants n'ont pas besoin de beaux joujoux pour s'amuser. Un humble jouet de cinquante cents fait aussi bien leur affaire. Les beaux joujoux ne sont pas ceux avec lesquels on s'amuse le plus. On pourrait même dire que ce sont eux, avec lesquels on

s'amuse le moins. En effet, en général, les jouets chers, luxueux, compliqués, après qu'on les a contemplés une fois, sont précieusement rangés dans une armoire bien close, d'où on ne les tire, pour les exhiber et les faire admirer un moment, qu'aux grands jours de fête carillonnée. Or, le vrai jouet, n'est-ce pas, par définition, celui avec lequel on peut jouer ? celui qu'on vous confie, qu'on vous laisse, qui ne craint rien, dont vous pouvez faire ce que vous voulez, que vous pouvez même démolir, si le cœur vous en dit ?

Peu importe donc qu'un jouet soit cher ou bon marché, beau, médiocre ou laid. D'ailleurs, les enfants ont l'imagination la plus riche et la plus féconde. L'imagination est une faculté des premiers ans, qui va en s'affaiblissant à mesure qu'on avance en âge. Elle domine, remplit, embellit la vie enfantine. Les enfants vivent dans un monde fantastique créé par eux. Ils inventent des histoires auxquelles ils croient fermement, oubliant qu'ils en sont les auteurs, et revêtent les objets de qualités imprévues.

On se rappelle, dans les *Misérables*, ce détail charmant : Cosette, qui, chez les Thénardier, n'a que pour tout jouet qu'un petit sabre en plomb, et qui de ce sabre fait une poupée, l'emmailote avec des chiffons, le couche sur ses bras et fredonne doucement pour l'endormir.

Tout l'enfant est là.

J'ai connu une petite fille qui, elle, n'avait en fait de joujou qu'un pantin en bois. C'était un pantin hideux, de fabrication allemande. Entre ses mains, ce pantin, auquel je crois bien qu'il manquait la tête et une jambe, subissait, idéalement, au gré de sa fantaisie, les transformations les plus extraordinaires. Il était successivement un bébé, une poupée, un maître d'école, un gendarme, un chat, un chien, un cheval, une trompette ! — et, les jours où l'on faisait la dinette, il devenait le plat de résistance du repas.

N'est-il pas navrant de penser que beaucoup d'enfants n'ont pas le modeste accessoire indispensable pour qu'ils puissent donner l'essor à leur imagination vagabonde, ne possèdent même pas l'ignoble poupard de la gamine dont je parle, pas même le sabre de Cosette ?

Cependant, cela est. Il y a de pauvres hères, pour qui ce si peu de chose qu'il faudrait à leurs petits est encore trop, beaucoup trop. Quand on n'a pas de quoi vêtir ses enfants, pas de quoi leur donner du pain, comment voulez-vous qu'on leur achète même une poupée en carton, même une trompette d'un sou ? . . .

Les enfants des campagnes ne connaissent pas cette amertume. A la campagne, il n'y a pas de boutiques de jouets, pas de vitrines étincelantes contre lesquelles on se colle en écarquillant les paupières pour admirer

les objets merveilleux que jamais on ne pourra se procurer. On joue avec les feuilles, avec les branches, avec la terre, avec la neige, avec le chien ou avec le pourceau. Là, point de tentations ; partant, point de désirs ni de regrets.

Ceux qu'il faut plaindre, car ils sont à plaindre vraiment, ce sont les petits pauvres de la ville. Ils ont, eux, continuellement sous les yeux le spectacle des joies qui leur sont refusées. Et, en errant au hasard sur le verglas de Montréal, à chaque pas, eux qui sont maigres, hâves, sales, malsains, loqueteux et ne possédant rien, ils rencontrent des enfants bien portants, bien lavés, bien peignés, chaudement vêtus, heureux, choyés, serrant dans leurs bras de beaux polichinelles ou de prestigieuses poupées. Comme ils doivent envier ces enfants riches ! comme ça doit leur faire mal au cœur, cette vision prématurée de destinées si différentes de la leur ! . . .

Et elles symbolisent toute leur vie, ces stations prolongées qu'ils font devant de rutilantes boutiques, où il leur est interdit d'entrer ; devant des étalages dorés qu'il leur est permis de regarder, mais auxquels il leur est défendu de toucher. Toute leur vie, ils verront des amoncellements de succulentes victuailles, et ils auront faim ; de confortables vêtements, et ils grelotteront sous leurs guenilles ; de somptueuses et chaudes demeures, et ils se glaceront le sang dans un taudis hospitalier à la bise.

Ils vivront au milieu du luxe et des plaisirs, et les plaisirs et le luxe resteront l'apanage de quelques-uns, qui pourtant ne sont que des hommes comme eux. Et ils seront d'autant plus malheureux qu'ils seront perpétuellement tentés et que leurs appétits demeureront inassouvis.

Hélas ! ne sont-ce pas ces parias qui, dans la vieille Europe, ont commencé leur protestation contre l'état social par une malédiction, et qui veulent l'achever par la dynamite ? . . .

Soyons donc charitables, et soyons sages. Faisons en sorte que la première impression de l'enfant pauvre ne soit pas la haine entée sur la jalousie. Evitons qu'il porte un jugement définitif et injuste sur des choses qu'il ne peut comprendre ; pour cela, donnons-lui des joujoux au nouvel An.

C'est ce que l'on a fait cette année. S'emparant d'une idée généreuse, la *Presse* l'a mise en pratique, au prix de grands sacrifices et d'un travail formidable. Une fois de plus, notre grand confrère a démontré la puissance de la presse et a appliqué cette puissance à une bonne et belle action.

Il est désirable que la chose se répète tous les ans et que tous les journaux de la ville participent à cette bonne œuvre, au moins en faisant une publicité désin-

téressée en faveur de celui ou de ceux qui, désormais, songeront aux pauvres petiots privés de tout, même de joujoux.

L'idée d'illuminer un instant la sombre existence des innocents misérables, qui ne connaissent de la vie que ses amertumes, est une idée noble dans laquelle tous les gens de cœur sont associés.

Cela fait pardonner bien des défaillances, excuser bien des vilénies, passer sur bien des tâchetés.

HENRI ROULLAUD.

FAUST

Faust ! le légendaire, le populaire, l'universel Faust, vient d'être représenté pour la première fois, dans toute son intégrité artistique, devant les Montréalais.

Qu'est donc ce thème qui passionne les générations ? Qu'est donc cette musique qui saisit aux entrailles tous ceux qui l'ouïssent ?

Deux purs chef-d'œuvre, tout simplement.

La partie poétique est diversement appréciée. Chacun la voit selon une optique particulière : les uns y trouvent l'antagonisme du Bien et du Mal ; les autres reconnaissent dans les personnages la lutte des passions humaines, avec ses douceurs et ses violences ; je crois y trouver, moi, le simple état d'une âme, prise entre ces deux dents d'étau qui s'appellent le convenu et le naturel.

Méphistophélès, l'étrange et galant cavalier, sous le déguisement enfantin d'un diable en rupture de chaudière, d'un diable démodé et vieillot auquel ne croient plus que la naïve Marguerite et une troupe d'étudiants ivres, ne semble-t-il pas n'avoir qu'un seul but : arracher Faust aux effluves vivifiants et sains de la nature ?

Faust, subjugué par son fatidique compagnon, devient entièrement sa chose, chaque fois que celui-ci le plonge dans les cercles tourbillonnants de la folie la plus antinaturelle ; il devient une partie intégrante du démon, un double Méphistophélès lorsque l'oubli grise son cerveau malade et irrité.

Dans le pandæmonium de la nuit de Walpurgis, au milieu des rondes échevelées des lutins, satyres, feu-follets, sorcières, incubes, succubes, revenants, fantômes, farfadets, korrigans, toute la grimaçante cohue sortie, armée de pied en cap, des songes opprimés du moyen-âge, qui transportait les horreurs de sa vie réelle dans le monde imaginaire de ses rêves, Faust perd le souvenir de tout ce qui lui fut cher : la sainte nature qu'il admirait dans les apothéoses du soleil couchant, la sainte nature qu'il analysait dans l'ombre de son laboratoire de savant ; mais il l'oublie seulement dans les nuits d'étrange folie ou de trompeuses images, belles comme la Vérité ou laides comme le

Mensonge, l'entraînent dans des danses vertigineuses en lui chantant sur tous les tons, depuis le rire perlé jusqu'au grincement des dents, d'obscènes déclarations d'amour.

Deux fois pourtant, Méphistophélès sent sa proie lui échapper et deux fois c'est la vivante et divine Nature qui a jeté une goutte de son lait maternel dans la coupe où Faust dégustait tout l'enfer du factice.

Une fois, au milieu d'une orgie cérébrale effrénée, nous voyons apparaître la chaste et blanche vision de Marguerite au rouet... et Faust s'arrête pour contempler cette figure aimée qu'il avait oubliée et qu'il reconnaît subitement dans ce lieu étrange où toutes les laideurs physiques et morales qui hantent sa cervelle se sont donné rendez-vous, et sur lesquelles elle semble faire une tache de lumière.

Ailleurs, toutes les inquiétudes de Méphistophélès sont mises en éveil, lorsque la saine contemplation de la nature arrache à Faust un cri ou vibre l'âme du poète, ou s'épandent les pensées les plus élevées : Le soir, quand la lune répand sa calme lumière sur la nature, les ombres pâlies des âges défunts apparaissent, montant des rochers, des forêts humides et rendent plus doux le plaisir de la contemplation !

Mais le mauvais principe ne peut manquer de venir arracher Faust à cette bienfaisante méditation, il le ramène dans les villes, il se servira de la nature elle-même dans une de ses plus ravissantes manifestations sous les traits de Marguerite pour commencer la chute inéluctable de sa victime. Mais ses efforts sont vains : Faust reste pur et bon auprès de la chaste compagne qui a été séduite bien plus par la grâce de Faust que par les bijoux de Méphistophélès ; aussi celui-ci l'arrache-t-il encore de là et, le frappant à la fois d'oubli et d'ivresse, il le jette dans les orgies de la nuit du sabbat.

Faust et Méphistophélès ne sont qu'un seul et même personnage en lutte avec lui-même, et leurs dissensions ne sont rien autre que le va-et-vient éternel de la conscience humaine, semblable au flux éternel de la mer, cette autre grande tourmentée !

Goethe a repris l'antique et profonde allégorie qui, du fond des temples égyptiens et des forêts druidiques, s'est répandue sur le monde, la lutte de l'homme avec lui-même pour la conquête de l'idéal, légende mystique que nous retrouvons dans le duel gigantesque d'Ormuz et d'Ahriman, tel que nous le raconte Zoroastre ; dans le Malin Esprit, que les chrétiens nous montrent luttant contre l'Esprit-Saint ; dans l'Éclair vainqueur du Python de l'antique Égypte.

Maître sans rival, Goethe a jeté ce thème dans le mortier et, l'habillant des splendeurs lumineuses des vers, il a créé Faust, ce chef-d'œuvre. Faust, qui se

plaint de traîner après soi cette partie de lui-même, ce démon dédaigneux et froid qui l'abaisse à ses propres yeux, ce compagnon dont le souffle empesté flétrit le bonheur qu'il reçoit de la nature entière.

Sous cette forme nouvelle se manifeste la renaissance des vieux mystères des temps défunts; l'analyse des passions humaines est moins naïve, mais également vraie.

Dans le drame de la *Génèse*, la femme s'appelait Héva; dans celui de Goethe, elle a nom Marguerite, et c'est elle encore qui écrase la tête du serpent.

H. R.

LETTRES ET CRIMINALITE

Voici un témoignage instructif, la déposition d'un homme qui connaît à fond la question dont il parle, M. John Trémond a été directeur de la police de Genève. Actuellement il est secrétaire de la Société de patronage pour les détenus libérés. Il est donc admirablement préparé et qualifié par ses fonctions passées ou présentes pour traiter des causes de la criminalité.

Il n'attache pas une très grande importance à cette sorte de prédestination physiologique dont une école italienne nous rabat continuellement les oreilles. La forme du visage ou la longueur des bras ou des pieds ne lui paraît pas avoir une influence précisément marquée sur la production des voleurs ou des assassins. En revanche, l'action des livres délétères et des journaux malsains lui semble terriblement puissante. Ne parlons pas pour aujourd'hui du moins, de certains journaux. On dénonce souvent leur œuvre corruptrice et l'on a raison. Mais n'oublie-t-on pas un peu les effets du livre ?

J'ouvre ici une parenthèse. Le lecteur pressé qui, s'arrêtant à ce point de mon article, me prêterait le dessein de prêcher une croisade policière contre les livres, serait trop charitable et m'attribuerait une pensée que je n'ai pas. Qu'il veuille bien aller jusqu'au bout ou ne point présumer mon opinion.

Revenons à nos moutons, je veux dire aux romans. Beaucoup d'entre eux ont fait l'éducation de criminels. Quelques-uns lui ont même enseigné jusqu'aux moyens de perpétrer leur meurtre. . . . En 1881. Lemaitre, âgé de quinze ans, vole son patron. Quand l'argent est dépensé, il entraîne un enfant chez lui, lui plonge un couteau dans le ventre, et (avoua Lemaitre), *comme il criait, je lui ai coupé la gorge; j'ai beaucoup lu de romans, et dans l'un d'eux j'ai trouvé la description d'une scène que j'ai exécutée.*

La même année un nommé Javel, un jeune homme, presque un adolescent, tue son frère, et l'ins-

truction n'a pas de peine à établir qu'il avait perdu le sens moral depuis longtemps par la lecture des romans.

Dans ce cas, c'est le sentiment du devoir, de la dignité, qui sombre peu à peu. Le livre a désagrégé une conscience par contact direct.

Dans d'autres cas, le travail de décomposition morale se fait d'une façon détournée. Le roman ne prêche rien d'immoral. Mais il donne des illusions qui deviennent obsédantes, il provoque et exaspère de besoins factices, il jette le lecteur crédule dans un monde imaginaire d'où il revient avide de le retrouver dans la réalité. L'affolé de jouissances impossibles, devient un meurtrier. " Depuis mon jeune âge, écrit Louis Rossel qui assassina, il y a quelques années, la dame de comptoir du café où il servait comme garçon, depuis mon jeune âge, j'ai toujours été passionné pour lire. A Cudrefin, je ne lisais que de bons livres, qui ne me faisaient aucun mal. Mais une fois que j'ai été livré à moi-même, à Paris, j'ai pu me procurer des romans que je lisais avec avidité, au point de laisser de côté mon travail pour lire. On m'avait cependant averti que ces livres-là pouvaient me faire du mal, mais je n'en croyais rien. Ils me faisaient voir la vie tout autre qu'elle n'est réellement, je me créais des illusions impossibles, et je ne vois que trop aujourd'hui que ça été une des principales causes de mon malheur.

Cette dernière citation est typique. Un livre peu corrompre d'une façon très indirecte, sans être positivement immoral, par le simple travail d'esprit auquel il donne lieu. Et voilà pourquoi, autant la répression de la presse pornographique est utile, autant celle du livre risque d'être illusoire. Quand on aurait poursuivi et détruit les volumes franchement orduriers, on se trouverait tout à fait désarmé contre des productions qui sont tout simplement ridicules ou même grotesques et qui font le plus de mal.

Peu de criminels se sont repus de la littérature spéciale que de cyniques trafiquants produisent à l'usage d'un public de malades. Mais en revanche ils ont dégusté avec enthousiasme ces romans bêtes qui assurent une clientèle à certains journaux de petit et grand format et qui, publiés en volumes, s'écoulent avec une prodigieuse facilité. Or, contre l'ineptie nous sommes désarmés.

Le sommes-nous vraiment ? Eh bien, non, je ne le pense pas. Oui, certes, nous n'avons rien à attendre de l'État, qui ne peut rien contre la sottise. Mais pourquoi nous croyons-nous désarmés quand nous n'avons pas à compter sur le bras de la police ?

Dans quelle mesure les citoyens préoccupés de l'avenir moral de la patrie interviennent-ils dans l'organisation des bibliothèques populaires ? Un monsieur

très grave gémit au coin du feu sur la mauvaise qualité de ce que lit la multitude. Je lui demande quels sont ses rapports avec la bibliothèque populaire de son quartier : il me dit qu'ils ne savent pas même où elle est installée. En vérité, voilà un monsieur qui n'aura pas contribué à en écarter les volumes qui le fâchent.

Ce n'est pas tout. Dans les bibliothèques populaires, les clients demandent souvent des indications, des conseils.

On ne soupçonne pas quelles indications et quels conseils peut donner un bibliothécaire de bonne volonté, mais sans éducation et sans goût. Le peuple n'est donc pas responsable de ce qu'il avale et digère. Les gens qui le pourraient se soucier peu de le diriger.

Le devoir est donc très net. Il peut prendre diverses formes. Pour aujourd'hui je n'en veux signaler qu'une. On demande des hommes de bon sens, de tact et d'instruction dans les bibliothèques populaires : il y en a déjà quelques-uns, mais ils gémissent de leur isolement. Il faut aller les secourir. Le peuple n'a pas les serviteurs qu'il lui faut. Donnons-les lui.

RAOUL ALLIER.

LA "MINERVE" ET LE SOCIALISME

La *Minerve*, l'autre jour, a fait l'honneur au parti ouvrier socialiste de son premier article.

Nous remercions beaucoup cette vénérable feuille des aménités qu'elle lui adresse. Nous ne pouvons cependant passer sous silence la phrase où elle s'écrie :

"Est-ce qu'il ne serait pas du devoir des autorités d'interdire au plus tôt l'entrée en Canada d'individus notés de socialisme au même titre que les personnes affectées de maladies contagieuses?"

Le nouveau directeur ne se trouve pas ici à la conférence qu'il a faite le 9 décembre à la salle de l'Académie Belmont où s'étaient réunies quatre cents personnes, pas une de plus pas une de moins, dit "La Presse" du 10 décembre.

La direction de la "Minerve" nous semble opposée à tout progrès, cela ne nous étonne pas. Il lui faut des preuves que le socialisme est en vogue partout et que tout le monde s'occupe de questions sociales.

A l'appui de nos dires, il suffira de présenter à nos lecteurs, cet extrait d'un journal de France, reçu hier :

Les prêtres, les prélats même, se font les auxiliaires actifs de propagande social.

Nous en avons eu, nous en avons des exemples dans notre arrondissement.

L'abbé Garnier, appelé par le pasteur d'une paroisse maritime, y est venu développer ses théories, étayées sur des passages des pères et des docteurs de l'Eglise.

Ailleurs, un prêtre a fait une série de sermons sur la question ouvrière sociale.

Actuellement, dans une paroisse pauvre de nos environs, fleurit le socialisme le plus pur sous les auspices de l'œuvre de St Antoine l'Ermitte et de St-Antoine de Padoue.

Comme on pourrait nier ce document — et certes, il faut s'y attendre — voici le port-scriptum d'une lettre reçue le 3 décembre avec un numéro de la revue y mentionnée, la " *Démocratie Chrétienne*."

P. S.—Je joins à cette lettre une feuille-programme qui vous donnera l'idée précise de cette œuvre sociale de "la *Démocratie Chrétienne*," telle qu'elle s'organise dans notre région : son programme complet, son organisation et sa méthode d'action sociale, tout cela est clairement déterminé. En fait d'œuvre sociale, vous ne trouverez nulle part rien de plus fortement conçu. Cela ne veut pas dire que l'œuvre plaise également à tout le monde. Mais elle a été hautement encouragée par le Cardinal Rampolla, au nom du Pape, et elle marche confiante dans l'avenir.

Cette lettre émane d'un estimable et vénéré prêtre qui s'occupe activement du mouvement social étant professeur d'un des principaux collèges de notre mère-patrie et de plus, collaborateur d'un grand journal.

Nous ne pouvons comme *chrétien socialiste* résister au désir de citer à la *Minerve* quelques extraits du programme de la *Démocratie Chrétienne*, encouragée par Notre Saint-Père le Pape.

Sur le chapitre de la réforme économique :

Impôts.—(a) Suppression des impôts intérieurs qui pèsent sur la subsistance. (b) Etablissement d'un impôt sur le revenu surtout sur les grands capitaux de luxe improductifs.

Propriété.—(a) Insaisissabilité des petites propriétés : Homestead pour les biens mobiliers et immobiliers. (b) Biens fonciers communaux et syndicaux divisés en parcelles insaisissables et confiés en usufruit aux indigents. Construction d'habitations ouvrières insaisissables par les syndicats (ou unions ouvrières) et les communes.

Comme nous ne pouvons citer tout le document, passons à la *Réforme politique* :

Représentation nationale et proportionnelle des intérêts professionnels pour organiser le vrai régime démocratique, le gouvernement par le peuple organisé (les italiques ne sont pas de nous !)

Décentralisation.—Liberté des communes dans la gérance du budget, l'administration des écoles, des bureaux de bienfaisance, hospices, hôpitaux et assistance médicale.

Autonomie des provinces ou régions administrées par des Chambres élues et jouissant de leurs institutions propres, dans l'unité du gouvernement national.

* * *

Si ce programme se réalisait ici, et tel est notre but les fonds publics ne seraient plus gaspillés, les deniers municipaux à la merci des contracteurs, les hoodler,

remplaceraient en prison les sans-travail et les représentants du pays ne se serviraient plus de l'argent des contribuables pour corrompre l'électorat.

On verrait alors nos malheureux compatriotes revenir "pour de vrai" cette fois des Etats-Unis et la protection ne serait plus un mensonge, telle qu'elle est aujourd'hui.

Avant qu'il soit bien longtemps, il faut le souhaiter, une ère de justice luirait sur le Canada, la corruption sera anéantie, et la..... "Minerve" aura peut-être disparu..... sans regrets, ce dont sommes sûrs.

Nous terminons en ajoutant que ce que nous avançons, nous sommes en mesure de le prouver avec documents à l'appui, puis que toute autre article de la "Minerve" nous trouvera complètement indifférent.

LABOR

O ! L'ESPRIT, QUEL VENIN !

L'esprit, cette heureuse faculté qui donne un tour tout particulier à nos moindres propos, est, en général, implacable, agressif et cruel.

Cette proposition peut se prouver par des milliers d'exemples, tous plus fameux les uns que les autres, mais c'est toujours la dernière manifestation de cette puissance intellectuelle qui triomphe sur ses devancières.

La preuve ?... la voici :

Tout récemment, M. l'abbé Un Tel... curé de St H... recevait la visite d'une de ses paroissiennes qui venait solliciter pour un nouveau-né le premier des sacrements, alors qu'elle avait oublié, elle, de se munir du dernier.

Ce qui n'était pas une raison valable pour priver sa postérité des signes visibles de la sanctification des âmes.

— Monsieur le curé, dit humblement la créature, je viens vous prier de conférer le baptême à mon pauvre petit.

— Mais très volontiers, mon enfant. Qui est le père ?...

— Oh ! monsieur le curé ! Quelle indiscretion ! répondit la solliciteuse, rougissante et timide.

M. l'abbé compte parmi les hommes d'esprit. Il sourit légèrement, prit le pauvre baby qu'il allait régénérer, et cédant à une tentation bien innocente en soi :

— Ah ! ah ! fit-il avec une bonhomie malicieuse : c'est un petit *Parc Solmer* ?

— Non, mon père, c'est un petit *Bazar* !

BAMBINNO.

Nous accusons réception à M. P. E. Prévost de son recueil de mélodies : *Pensées Solitaires*.

A nos remerciements, nous devons joindre une analyse de ce bouquet. L'espace nous faisant défaut, nous reportons cette analyse à la semaine prochaine.

LE THEATRE FRANCAIS A QUEBEC

Nous reproduisons l'article d'un de nos confrères des Etats-Unis, parce que son appréciation nous paraît conforme à la raison et au sens commun.

Le théâtre français, qui était ouvert depuis un couple de mois à Québec vient d'être fermé, tué par un mandement de Mgr Bégin, le coadjuteur du cardinal.

L'un des promoteurs de cette entreprise publie dans les journaux une lettre très touchante au nom des malheureux artistes français qui se trouvent actuellement sur le pavé de la vieille capitale canadienne, sans un sou pour retourner en France.

Il nous semble qu'au lieu de tuer cette entreprise au moyen de sa toute-puissante influence, le clergé de Québec aurait dû essayer d'un compromis et ne pas faire perdre ainsi à ceux qui avaient espéré se créer un revenu raisonnable, sinon une petite fortune, le peu d'argent dont ils disposaient.

Soumise aveuglément à l'autorité de l'évêque et des prêtres, la population de Québec s'est conformée à la défense faite en chaire de ne pas encourager le théâtre français. N'ayant plus d'auditeurs, les gérants du théâtre ne peuvent plus continuer à essayer d'introduire les arts parmi les Québécois.

Il ne restera plus à ceux-ci qu'à aller, comme auparavant, passer leurs soirées dans les cabarets ou dans les maisons à rideaux rouges.

C'est bien malheureux, mais c'est comme cela.

A Québec, quand l'autorité ecclésiastique veut quelque chose, il faut que ça passe ou que ça casse...

Nous ne voulons pas dire que les pièces qui se jouaient à Québec étaient des pages d'*Imitation* de Jésus-Christ, non. Mais comme il ne manque pas dans le répertoire français de drames, comédies, opérettes et opéras tout à fait moraux, avant d'employer les moyens extrêmes — dont on abuse — ou aurait pu s'entendre et en usant d'un peu de charité chrétienne, nous sommes sûrs que le théâtre français n'aurait pas été obligé de fermer ses portes. — *Le Messenger de Lewiston*.

LA SOCIETE AMERICAINE

Les articles de M. Paul Bourget sur les Etats-Unis ont attiré un renouveau d'attention sur la société américaine ; nous en profitons pour citer une étude parue dans l'*Atlantic Monthly*, où un Américain cherche à détruire les fausses conceptions que les Anglais ont du peuple de la grande République :

Vous semblez croire, écrit l'auteur sous forme d'une lettre adressée à un Anglais, que les Etats-Unis sont habités par une race de philosophes radicaux dont la

véritable place serait sur les bancs libéraux, derrière le siège de M. John Morley. Les auteurs de cette école sont persuadés que nous sommes des philosophes descendus en ligne droite de Platon ou de Sir Thomas Moore. Quelques-uns de vos penseurs érudits semblent considérer l'Américain en général comme un homme très occupé en lisant ou en écrivant des traités sur le système gouvernemental.

Mon ami, nous avons fait cette besogne une fois pour toutes quand nous avons débuté. Je vous affirme que l'immense majorité chez nous est tout plutôt que des théoriciens radicaux. Nous sommes très conservateurs, très terre-à-terre, très attachés au rouage actuel, surtout en ce qui concerne la politique, et nous avons une grande méfiance envers des systèmes utopistes ou idéalistes. L'habitude est chez nous un tyran aussi grand que dans vos domaines indiens. Ardents que nous sommes pour les nouveautés en vêtements et bâtiments, nous sommes très difficiles à être remués quand il s'agit de quitter les voies politiques usuelles, quelque fangeuses que celles-ci puissent être.

Non, mon ami, nous ne sommes pas des provinciaux anglais, ni des pionniers à demi-civilisés ; nous ne sommes pas des radicaux utopistes et surtout pas des mauvais garnements.

Il y a une liberté que nous réclamons comme notre droit inhérent à notre naissance anglaise, c'est la liberté de manquer de logique quand cela nous plaît.

REFRAIN CONNU

L'aumône dégrade, l'aumône avilit, l'aumône entretient le paupérisme, l'aumône fait autant de mal à celui qui la pratique qu'à celui qui la reçoit.

En ce temps de froid et de chômage, j'ai le plaisir d'entendre délayer ces apophtegmes cinq ou six fois par jour en moyenne, par de braves gens qui, après avoir bien diné, ont le courage, trop rare de nos jours, de fustiger l'inconduite, la paresse et la bonne chère des ouvriers.

Je ne manque même jamais, je l'avoue, en me voilant la face quand je rencontre un de mes amis bien calfeutré dans sa pelisse—car j'ai des amis, quoique vous en disiez, dans le monde où on se relie en loutre et en zibeline—d'amener la conversation sur ce sujet et au bout de trois ou quatre phrases d'introduction, histoire de donner le ton, les axiômes en question pleuvent dru comme grêle : l'aumône dégrade, l'aumône avilit, voir la suite ci-dessus.

Or, je trouve singulièrement fades et hypocrites tous ces clichés, plats du jour, qu'on nous sert à toutes les sauces, qu'on rencontre à chaque coin de pages des journaux et des revues et dont on se gargarise avec

une satisfaction d'égoïste savourant un râble de lièvre à côté d'un miséreux essayant, sans y parvenir, de casser une vieille croûte de pain bis.

Non pas. Je ne vous ai pas permis de me prêter des idées de ramolli ou de décadent. Que je partage en l'espèce la manière de voir de M. Ed. Rod qui tient le mendiant pour indispensable à une civilisation raffinée et en voudrait placer un à tous les coins de rue pour donner aux riches l'occasion de déboutonner leur pardessus et de sentir une légère sensation de froid en sortant le porte-monnaie d'où ils tireront une pièce de 50 centimes pour la laisser tomber dans la sébile d'un chien d'aveugle ; mais je crains fort que nous ne nous emparions de ces belles théories sur l'aumône pour nous dispenser du moindre sacrifice en faveur de ceux de nos frères qui ont les dents plus longues que de raison.

Ah ! je me garderais bien d'avoir une si piètre opinion de mes honorables concitoyens si je les voyais mettre en pratique leurs théories—justes incontestablement—et organiser ce qu'on appelle l'Assistance par le travail. Malheureusement je suis obligé de constater que tout cet étalage de bons et beaux sentiments ressemble fort à un décor de théâtre. Dans le fond la scène représente une forêt de magnifiques sapins, de la mousse, une nappe d'eau. Vous vous approchez et ce n'est que du papier peint. Vous donnez un coup de poing et vous ne trouvez derrière que fausses perruques, diadèmes ornés d'éclats de tessons de bouteille en guise de pierreries, cuirasses en papier doré et poulets rôtis en carton.

Car enfin où sont-elles ces fameuses œuvres d'Assistance par le Travail ? A peine, en cherchant bien, en trouverait-on deux douzaines réparties sur toute l'étendue du territoire de la France ; et ses œuvres ne vivent et ne prospèrent que grâce aux miracles d'activité, de dévouement qu'accomplissent journellement ceux qui en sont les chevilles ouvrières, comme MM. Mamoz et Robin à Paris, Aeschmann à Lyon, Rostand à Marseille, de Boyne et Trial à Nîmes.

Et encore à qui servent-elles et dans quelle mesure viennent-elles en aide aux sans travail ? Oh ! entendons-nous, chacune de ces œuvres réalise des prodiges dans sa petite sphère, mais qu'elle est petite, en effet, cette sphère, qu'il est restreint le cercle où elle peut faire sentir ses bienfaits !

Je suis sûr que toutes ces œuvres réunies ne fournissent pas un demi-million de journées de travail par an. Or, ne faisons pas de la sentimentalité—qu'est-ce qu'un demi-million de journées ? Savez-vous qu'il n'y aurait pas de quoi occuper pendant dix heures tous les sans-travail de Paris seulement ? Goutte d'eau dans un désert pour désaltérer un corps d'armée.

Le ministre de l'intérieur a récemment engagé, par l'intermédiaire des préfets qui ont publié une note officieuse dans tous les journaux, les particuliers et les municipalités à créer des œuvres d'assistance. A-t-on répondu à cet appel ? Et dans quelle mesure lui a-t-on répondu ? J'entends d'ici les gens bien pensant en matière de charité : à la bonne heure, voilà un ministre qui a raison. C'est du travail qu'il faut aux malheureux, l'aumône dégrade, air connu voir la suite plus haut.

Et quand on a chanté son petit couplet, on s'en tient là, estimant sans doute qu'on a bien mérité de la société, et qu'on est un profond socialogue.

Ah ! ça, de qui se moque-t-on, ici ? A quoi bon cet étalage de bonnes intentions ? Il faudrait en finir cependant avec cette plaisanterie.

L'aumône dégrade, c'est entendu, mais comme il n'est pas raisonnable de conseiller aux malheureux de se laisser mourir de faim pour ne pas se dégrader — bien que ce fût une solution, — il serait pourtant temps, comme dit la chanson, de se décider à consacrer à la fondation de nouvelles œuvres d'assistance par le travail, l'argent qu'on aurait, ça ne coûte rien de le croire, distribué en aumône, si l'aumône ne dégradait pas, n'avillit. . . . voir plus haut.

Et certes, si tous ceux qui se montrent tout à coup pleins d'une si chatouilleuse sollicitude pour la dignité des misérables prélevaient le 1 0/0, de leurs revenus — ce qui ne les mettrait pas sur la paille — pour créer des occasions de travail en faveur de ceux qui n'en ont pas, on pourrait, sans trop souffrir, attendre de jours meilleurs.

Savez-vous, en effet, les misères qu'on peut soulager sans froisser la dignité de personne, avec une somme relativement minime, mais dépensée avec intelligence ?

M. Cazalet, adjoint au maire de Bordeaux, a fait une tentative dont les résultats ont été merveilleux. Son conseil municipal lui avait ouvert un crédit de 7.570 fr. 25 ! L'adjoint fit aussitôt remettre à chaque ouvrier sans travail un bon d'embauchage pour une période de dix jours pleins, non compris les jours de chômage régulier. Ces dix jours expirés l'ouvrier était congédié et ne pouvait solliciter un nouveau bon avant un délai de dix jours ; 685 ouvriers se firent inscrire ; 69 ne se rendirent pas au chantier ; 127 s'en allèrent au cours d'une période. Il est probable qu'ils trouvèrent de l'occupation ailleurs avec un salaire plus élevé.

En sorte que grâce à cette modique somme de 7,570 fr. 75 M. Cazalet fournit à 515 ouvriers un travail qui, payé à raison de 1 fr. 50 par jour, leur permit de traverser sans trop de privations la période la plus difficile de l'hiver du 12 décembre 1893 au 14 février 1894.

Un proverbe chinois prétend qu'il faut toujours tenir pour un parfait honnête homme l'inconnu qu'on croise sur son chemin. Je tiens de même pour de très braves gens les lecteurs qui rencontreront sur leur route ma proie. Tous n'ont pas évidemment 7,570 fr. plus 75 centimes mais tous ne sont pas tenus de faire travailler 541 ouvriers.

Seulement ce qu'un seul ne peut pas faire, disait Lamennais, plusieurs peuvent le faire. Que mes lecteurs habitant la même ville se réunissent et que, associant leurs œuvres similaire à celle de l'adjoint de Bordeaux, s'ingénient à trouver de l'occupation aux pauvres ouvriers dont la détresse est affreuse.

Et si, sur le nombre de mes lecteurs, se trouve d'aventure — tout arrive — un citoyen affligé de quelque centaines de mille livres de rente je le prie, avec tout le respect que l'on doit aux puissants de ce monde, d'aller trouver le maire de sa ville et de lui tenir à peu près ce langage :

" M. le maire donnez-moi l'autorisation de faire casser des cailloux et de macadamiser un bout de rue classée, mais inachevée. J'ai un certain nombre de pauvres diables qui par ces jours de froid seraient bien aise de gagner quelques sous pour faire bouillir la marmite."

Et M. le maire, au printemps prochain proposera à son conseil municipal de donner votre nom à la rue que vous aurez mise en état ; que si votre modestie s'effraye à cette perspective, je me permettrai de vous faire observer que très probablement le prochain conseil municipal sera radical et qu'il se hâtera de faire débaptiser la rue pour lui donner le nom du chef de la libre pensée de l'endroit, mort dans l'année, après avoir présidé tous les banquets gras du Vendredi Saint depuis 1860.

Vous en serez quitte, au cas où vous désireriez toutefois que le nom patronymique de vos ancêtres fût gravé sur une plaque bleue au coin d'une rue, à recommencer pendant plusieurs hivers de suite la même opération que je vous recommande.

Les pauvres ne s'en plaindraient pas, les passants pas d'avantage, et vous auriez alors le droit en fumant votre londrès devant un fin moka, de reprendre le refrain : l'aumône dégrade l'aumône..... voir plus haut.

L. COMTE.

LETTRE DU SAINT-SIÈGE

Rome-Vatican, 12 décembre 1894.

Les conférences des patriarches orientaux tenues à Rome avec les cardinaux Ledochawsky, Langénieux, Galimberti, V. Vanutelli et Rampolla, ont eu pour premier résultat la publication d'un acte solennel du Saint-Siège. Une Constitution Apostolique trace en 13 paragraphes une série de règles aussi prudentes que sages qui certainement auront bon accueil auprès de tous les Orientaux.

On sait combien les Orientaux sont attachés à leurs rites, à leurs cérémonies qui pour eux représentent une tradition antique et respectable que Rome n'a jamais entendu contrecarrer. Cependant, lorsque les missionnaires et religieux latins se rendaient autrefois en Orient, ils croyaient faire œuvre de zèle en cherchant à détourner les Orientaux de leurs rites. De là

l'accusation continuelle de la part des Orientaux de vouloir les latiniser. Déjà d'autres papes ont décrété l'intégrité des rites orientaux.

Léon XIII a renouvelé avec sagesse ces décrets : il défend aux prêtres ou missionnaires latins, sous des peines canoniques sévères, d'engager les Orientaux à abandonner leur rite et il facilite le retour au rite national à tous ceux qui, pour une raison ou une autre, auraient passé au rite latin. La femme latine épousant un Oriental peut suivre le rite de son mari et reprendre, si elle le veut, le rite latin lorsqu'elle sera veuve.

D'autres règles soutiennent l'autorité des patriarches orientaux en face des ordres religieux et des missionnaires latins, abolissent en Orient les privilèges spéciaux dont certains ordres religieux sont largement fournis, en un mot, cherchent à inculquer ce principe que les prêtres latins sont en Orient non pas pour latiniser, mais pour porter secours, aider les Orientaux. Pour obvier à de nouvelles difficultés, le Pape défend d'ouvrir en Orient des couvents ou des instituts latins sans son consentement et il insiste avec énergie pour que les Latins, soit prélats, soit vicaires apostoliques, soit missionnaires, comprennent leur rôle et n'aillent pas s'imposer.

Plusieurs journaux répètent à ce sujet une phrase un peu usée et surtout hors de propos. Ils s'écrient *L'Orient aux Orientaux*, et croient traduire ainsi en une forme concise l'idée de la Constitution apostolique. Comme toutes les phrases trop concises, celle-ci aussi prête à l'erreur et à l'équivoque.

Jamais il n'est venu à l'idée des pontifes romains de supprimer cette gracieuse et antique variété dans l'unité de l'Eglise. Si nous autres Occidentaux nous avons plus ou moins découpé nos chasubles, si les Grecs ont cherché à garder la forme antique, si nous prions en latin et qu'en Orient on prie en syriaque, en grec, en arabe, en chaldéen, etc., transformant selon les usages les cérémonies accessoires tout en maintenant l'unité dans la liturgie essentielle, tout cela importe peu. Pourvu que l'essence des cérémonies liturgiques soit sauvegardée avec le dogme, l'Eglise ne fait point d'obstacles.

Cette diversité existe bien aussi dans le rite latin. En France, à une messe solennelle, il y a des suisses majestueux, des enfants de chœur habillés en cardinaux, des surplis plus ou moins ornés. Tout cela diffère de l'usage romain où le suisse est remplacé par un sacristain en soutane et les enfants de chœur sont à l'avenant. Cependant il y aurait scandale pour plus d'une dévote si l'on se permettait de supprimer le suisse avec sa hallebardé et si le pain bénit n'était point distribué selon une certaine coutume. Il y en aurait bien qui doute aient de la validité de leur messe.

Les Orientaux ne veulent pas qu'on leur supprime leurs cérémonies à eux et le pape leur donne largement raison. En cela l'Orient doit être aux Orientaux, il faut les laisser libres dans leur liturgie et ne pas vouloir faire croire qu'une messe latine est meilleure qu'une messe grecque. Léon XIII veut qu'on respecte et qu'on vénère les rites antiques de l'Orient et que les patriarches avec leurs évêques et leur clergé soient maîtres chez eux comme le sont les archevêques et les évêques en Orient.

Le jour où le respect réciproque ne donnera plus sujet aux équivoques, un grand pas sera fait pour obtenir l'union des dissidents en Orient. Une des difficultés de la solution consiste dans le manque de ressources dont disposent les Orientaux. Leurs églises ont traversé des péripéties et des persécutions variées, des œuvres de zèle et d'apostolat n'ont point pu être soutenues et la formation du clergé a laissé bien à désirer jusque dans ces derniers temps. Des réformes sérieuses ont été faites, mais il reste encore bien des choses à accomplir. L'Occident, avec ses congrégations et ses ordres religieux, jouissant d'une certaine autonomie, a certainement plus de facilités pour l'apostolat.

De plus, l'Orient n'est pas en général bon administrateur, il dépense beaucoup pour obtenir un maigre résultat, tandis qu'une sœur de charité fait, des miracles avec une centaine de francs par an.

L'œuvre d'apostolat de la part des Latins a donc une certaine prépondérance qu'il faut non pas limiter, mais régler pour que les Orientaux ne s'en offusquent point.

Avec le temps, lorsque le clergé oriental aura reçu une préparation plus sévère au point de vue de l'instruction et de la tenue, lorsque, grâce aux fonds que Léon XIII espère recueillir pour subvenir aux besoins des Orientaux et pour leur permettre de créer dans leur patrie des établissements et des séminaires de leur rite, ces difficultés s'adouciront et disparaîtront. Mais, dans le cas actuel, l'Orient a encore trop besoin des ressources de l'Occident pour qu'on puisse ériger en maxime absolue la phrase que tout le monde répète sans connaissance de cause : "L'Orient aux Orientaux".

Ce désir s'accomplira alors seulement lorsque l'Orient fournira le clergé et les missionnaires nécessaires, lorsqu'il aura les ressources propres pour exercer un apostolat fécond sur le vaste terrain qui lui appartient de droit.

Léon XIII ne s'attend pas à un résultat immédiat en Orient, mais sa parole portera des fruits lents mais d'autant plus sûrs.

Son initiative a été merveilleuse, elle pose les jalons de cette grande voie qui doit servir au retour à l'union avec Rome, de ces peuples qui, les premiers, ont vu la lumière de l'Evangile et de la civilisation chrétienne.

Grâce au document pontifical, les jalousies orientales devront disparaître, les équivoques seront dissipées pour faire place à la vérité et à la bonne foi.

Pour bien des Orientaux non unis, l'unique pierre d'achoppement était la crainte de la suprématie latine, la peur de voir détruire par le Pontife Romain les traditions de leur Eglise qui en même temps sont des traditions sacrées et nationales.

Léon XIII dissipe les faux jugements à ce propos et montre qu'il veut laisser aux Eglises d'Orient l'autonomie des patriarches, les rites, et les coutumes, pourvu qu'elles reconnaissent comme aux temps anciens la primauté de Pierre.

C'est ainsi qu'en conservant la variété des particularités, le Pape veut établir cette sage unité qui donnera une force nouvelle aux peuples orientaux et les fera participer au génie et au caractère viril de l'Eglise d'Occident.

FEUILLETON.

AUX PETITES SŒURS

I

S'apercevant qu'elle avait les yeux rouges :

— Allons, dit-il, Désirée, ça passera ! Du courage ! Regarde-moi, je ne pleure pas. Et pourtant j'ai du regret de te quitter, va, surtout de te quitter pas mariée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était mon idée de te voir établie. Nous aurions choisi tous les deux ton mari, un ancien soldat comme moi... tandis que là-bas, tu comprends...

Il n'acheva pas sa pensée, et, croisant les bras, il s'arrêta, les yeux dans les yeux de sa fille :

— Dis-moi au moins, fit-il, avant que je parte, une chose que je voudrais savoir ?

Elle le regardait, elle aussi, de son regard franc où des clartés d'étoiles passaient.

— As-tu un amoureux ?

Cela parut drôle à Désirée, qui répondit en riant, malgré son chagrin :

— Mais non, père, je n'ai personne.

— Au fait, tu ne sortais guère, et ils ne pouvaient pas te voir. S'ils t'avaient vue, ceux qui sont en âge de chercher femme ! Enfin, Désirée, si tu es de mon sang, comme je le crois, tu n'épouserai qu'un ancien soldat.

— Un ancien ?

— Oh ! il peut être ancien sans être vieux. Pourvu qu'il ait porté les armes et fait une campagne, cela me suffira, je serai content. Tout le monde n'est pas médaillé comme moi.

— Sans doute.

— Pour le régiment, je te laisse à peu près le choix. Un zouave me plairait mieux naturellement. Mais tu peux aussi épouser un cavalier. Il y a de beaux petits dragons.

— Bien, répondit la jeune fille, un nouveau ou un dragon.

— Même un chasseur à pied, reprit Le Bolloche. C'est un corps d'élite. Mais pas un lignard, tu entends ?

— Non.

— Surtout pas un civil ! Quelle conversation aurais-je avec lui, quand je le verrais ? Rappelle-toi ça, Désirée : si tu m'amènes un bleu qui n'a jamais servi, je refuse !

Il était un peu solennel, disant cela, un bras étendu vers la ville. Cet ancien sous-officier n'avait jamais pu se défaire d'un certain penchant au mélodrame. La solennité de ses formes ne tirait pas, d'ailleurs, à conséquence. Désirée ne l'ignorait point. Elle allait sans doute répondre non pour lui plaire. Mais voilà que Le Bolloche, machinalement, laissa ses yeux suivre la direction de son bras levé ; il aperçut les toits d'ardoises étagés qui luisaient sous la lune comme des écailles d'argent, la ligne montante des réverbères qui ne paraissaient que de misérables points jaunes dans l'immensité blanche de la nuit, tout le quartier qu'il parcourait souvent depuis des années. Derrière

ces fenêtres éclairées, que de gens il connaissait, tranquilles, assurés de dormir demain dans la même chambre où ils veillaient encore ce soir ! Cette pensée lui fit mal.

Il se détourna brusquement, et dit :

— Rentrons, Désirée, voilà le serein qui tombe.

II

Le lendemain, sur la route qui conduisait aux Petites Sœurs des pauvres, à Jeanne Jugan, comme on disait dans le faubourg, l'âne trainait le plus singulier chargement qui eût jamais pesé sur son bât de misère. C'étaient d'abord, sur le siège de la charrette basse, Le Bolloche, en redingotte marron, coiffé de sa chéchia de zouave, et sa femme, dans sa meilleure robe de futaine à carreaux, les yeux mouillés derrière ses lunettes de corne ; puis, juste sur la ligne des essieux, une pyramide composée d'un coffre où se trouvaient les vêtements moins habillés du ménage, d'une caisse percée de trous, qu'habitait une famille de lapins habitués au jour crépusculaire et, en couronnement, une bourriche d'où sortaient, en houppes blanches et noires, les plumes d'un couple de poules de Barbarie, maintenu par des baguettes ; enfin trois pots de basilic, un gros flanqué de deux petits, luxuriants, arrondis, superbes, amarrés par une corde sur le plancher du véhicule, terminaient le chargement en poupe. Il y avait encore, entre les bonnes gens, à la naissance des brancards, une petite chatte maigre et grise, compagne du rempailleux et qui, de temps à autre, le long de la jambe de son maître, frottait sa tête de vipère.

Tout cela s'en allait, cahotant, les gens, les bêtes, les meubles, vers la demeure où tant d'épaves semblables les avaient précédé. Pour arriver, il fallait trois quarts d'heure à pied, et une grande heure au train de l'âne. Mais qu'importait à Le Bolloche ? Il n'avait pas de hâte d'achever ce voyage-là. Il ne criait pas comme autrefois par les rues : " Pailleux, pailleux de chaises ! " Il n'était plus rien dans le monde, pas même un tresseur de jonc, et il le sentait cruellement. Quand il levait les yeux, d'un côté ou de l'autre, vers les maisons de ses anciennes pratiques, son sourire navré répondait aux étonnements que provoquait son équipage. Les petits garçons riaient, pieds nus sur les seuils ; les grandes filles paraissaient aux fenêtres, et d'un mouvement d'épaules, tenant encore à brassées les paillasses qu'elles remuaient, se penchaient pour voir, à la volée, ce qui se passait en bas. Ce déménagement leur paraissait drôle. Ils ne se doutaient pas du chagrin de ces deux voyageurs. Encore la femme, plus douce de nature, se résignait-elle un peu. Mais l'homme avait une douleur violente. Il s'y mêlait chez lui beaucoup d'orgueil blessé. L'idée de s'enfermer, lui qui avait commandé une section, sous l'autorité d'une femme, d'une religieuse surtout, l'irritait au plus haut point. Il en voulait par avance à celle qui allait le recueillir. Et, à mesure qu'il s'avancait vers le terme de son voyage, son visage devenait plus rude, ses sourcils se fronçaient : il avait son grand air des jours de revue. Le Bolloche entendait en imposer dès l'abord. On ne le prendrait pas pour un fainéant à bout de ressources, las de rouler et

mendiant un asile, non sûrement, ni pour un homme sans caractère qu'on peut commander comme un enfant. La première nonne qui l'apercevait ne s'y tromperait pas !

Enfin la route monta. Un moulin blanc se dressa vers la droite, et le moulin touchait l'hospice. Avec une bande de pré qui les séparait, ils occupaient tout le sommet de la colline. Les voyageurs s'arrêtèrent un peu. En face, au bout du chemin, deux corps de bâtiments très élevés s'avançaient à angle ouvert, masquant le reste de la maison, qui ne montrait ainsi que ses deux bras tendu. Un mur d'enceinte tournait autour et descendait la pente de l'autre côté. Des cimes d'arbres, aux feuilles nouvelles, le dépassaient ça et là. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Le Bolloche poussa l'âne jusqu'au pied d'un perron, et attendit.

C'est là comme dans une ruche : on n'est jamais longtemps sans voir une abeille sortir. Une cornette perut, et dessous une sœur toute petite, toute jeune et toute brune.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Celle qui commande ici, répondit sévèrement Le Bolloche.

— Est-ce pour lui vendre quelque chose ? La bonne mère est très occupée, voyez-vous, et si c'était pour cela...

— Est-ce que j'ai l'air d'un marchand ambulante ? répondit Le Bolloche. Vous n'y êtes pas du tout, mademoiselle, — il insista sur le mot, sachant fort bien qu'il s'émancipait d'une tradition respectueuse, — j'ai à lui parler, une affaire à lui proposer, et même une bonne affaire.

La sœur jeta un coup d'œil sur les voyageurs, le coffre, les trois pots de basilic.

— Je comprends, dit-elle, mon petit bonhomme : je vais la chercher.

Et elle se détourna si prestement qu'il ne put savoir si elle avait disparu derrière le pilier de droite ou celui de gauche.

— Petit bonhomme, grommela-t-il, en voilà une péronnelle, pour m'appeler petit bonhomme !

Il se laissa glisser le long du marchepied, et se tint debout, les rênes de corde passées autour du bras, la chéchia impertinente posée en arrière, un peu de côté.

Une ombre courut sur le vitrage cintré du cloître, et une autre sœur parut au seuil de la porte, de taille moyenne, celle-là, mais si frêle qu'elle paraissait petite. Ses mains, qu'elle avait jointes sur sa robe noire, étaient blanches et transparentes. Il eût été difficile de dire son âge. Tous les traits de son visage très fin s'étaient encore amincis par la fatigue et l'effort dévorant d'une âme ardente. On n'y voyait cependant pas une ride. Elle avait dans le regard quelque chose d'enfantin, et en même temps le sourire compatissant de celles qui ont vécu. Sa coiffe cachait la couleur de ses cheveux. C'était la "bonne mère", une grande dame qui gouvernait deux cents pauvres et soixante religieuses d'un signe de ses doigts de nacre.

— Vous venez pour entrer chez nous ?

Le Bolloche, un peu déconcerté, répondit :

— Oui, madame, si vous avez de la place.

— Nous vous en ferons une, mon ami, et nous vous servirons de notre mieux.

— D'ailleurs, je ne demande pas la charité, j'apporte mon ménage.

— Et jusqu'à votre chat !

— Tout cela est à vous, reprit-il, en désignant d'un geste l'âne, la voiture et le chargement : je n'y mets que deux conditions.

— Lesquelles ?

— Tout à l'heure, une de vos inférieures...

— Vous voulez dire une de nos sœurs ?

— Oui. Je suis un ancien soldat, voyez-vous : pour moi, tout ce qui n'est pas un supérieur est un inférieur. Eh bien ! votre sœur m'a appelé "petit bonhomme", je n'aime pas cela.

— Il faudra nous pardonner si nous recommençons, dit la sœur, sur le visage de laquelle le même sourire léger reparut : c'est un peu l'usage chez nous.

— Et puis, je voudrais savoir si on a la liberté de son opinion ici ? Je préfère vous le dire tout de suite, je ne crois pas à grand-chose, moi, je ne suis pas dévot, je ne fais pas de inoméries. Et si on n'a pas la liberté de son opinion, je me remmène !

Le Bolloche disait cela de son plus grand air. Il s'aperçut avec étonnement que la sœur souriait pour tout de bon, d'un sourire si épanoui, si profond, si jeune, qu'il en perdit contenance.

— Dame, fit-il, puisque c'est mon opinion !

— Ne craignez rien, répondit-elle : nous avons plusieurs petits bonhommes qui pensent comme vous.

Puis elle descendit le perron, et vint donner la main, pour l'aider à sortir de la voiture, à la mère Le Bolloche, toute effarée de l'audace de son mari.

Celui-ci avait déjà commencé à dételer l'âne.

— Conduisez-le à l'écurie, dit la sœur, là-bas... oui, c'est cela... tournez à gauche... devant vous maintenant.

Autour de Le Bolloche s'étendaient de nombreux bâtiments de service, porcherie, écurie, poulailler, étables, et, sur la pente de la colline, du côté opposé à celui de l'entrée, un vaste champ de seigle avec des cordons de pommiers nains.

Dans les allées se promenait une population lente, voûtée, cassée, trébuchante de vieillards. Il y avait autant de béquilles que de jambes saines. Le vent maussade qui, là-haut, chassait des nuées fumeuses, aurait pu, sans se gêner, coucher à terre ces pauvres ruines humaines. En les regardant, Le Bolloche s'attendrit sur son propre sort. Il détela l'âne, l'attacha devant une crèche, et le combla de foin. "Toi, au moins, dit-il, tu ne souffriras pas.

Ensuite il se mit à décharger la voiture et, commençant par la bourriche, il enleva les baguettes qui retenaient captifs le coq et la poule. A peine sorti, le coq battit des ailes, et chanta. La poule se frotta le bec aux touffes d'herbes de la cour, et picora, sans le moindre trouble.

Le vieux Le Bolloche, qui avait en ce moment la comparaison triste, leva les épaules.

— Les bêtes, murmura-t-il, ça ne s'aperçoit de rien : ici, là-bas, tout leur est égal !

Et du revers de sa manche, il essuya une larme, que personne heureusement n'avait vu couler.

(A suivre.)

RENÉ BAZIN

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs. W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Téléphone 2028.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR son LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 1/5 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.